

Les enjeux socioculturels dans les processus de construction et de transmission d'une mémoire locale

Vincent Meyer

► **To cite this version:**

Vincent Meyer. Les enjeux socioculturels dans les processus de construction et de transmission d'une mémoire locale. X^e Colloque bilatéral franco-roumain, CIFSIC Université de Bucarest, 28 juin – 3 juillet 2003, Oct 2003, 2003. <sic_00000628>

HAL Id: sic_00000628

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000628

Submitted on 10 Oct 2003

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

10^{ème} colloque bilatéral franco-roumain
Première Conférence Internationale Francophone
en Sciences de l'Information et de la Communication
Bucarest 2003

Communication dans le cadre de l'atelier
Mémoire, identités et communication

**Titre : « Les enjeux socioculturels dans les processus de construction
et de transmission d'une mémoire locale »**

Vincent Meyer
CREM Université de Metz (France)
Vincent.Meyer57@wanadoo.fr

Cette communication reprend la démarche méthodologique et les principaux résultats d'une étude réalisée par le Centre de Recherche sur les Médias (CREM) de l'université de Metz. Celle-ci est inscrite dans le Programme interministériel de recherches « Cultures, villes et dynamiques sociales »¹. Cette recherche, réalisée de janvier 2001 à janvier 2003 (dir. Vincent Meyer et Jacques Walter), a montré – dans une petite commune frontalière mosellane (Spicheren) – comment plusieurs événements historiques (des combats de la guerre franco-prussienne de 1870 à ceux de la Seconde Guerre mondiale) contribuent, par un aménagement matériel de sites et des dispositifs de commémoration, à produire du lien entre les habitants, à favoriser différentes interactions et pratiques culturelles transfrontalières. Ces événements servent aussi de références dans l'élaboration et la transmission intergénérationnelle d'une mémoire locale et participent d'une identité culturelle transfrontalière (notamment avec Sarrebruck, la capitale régionale allemande) et européenne. Précisons d'emblée que nos travaux participent d'une ethnographie des pratiques commémoratives et d'une anthropologie du témoignage – différentes d'un travail d'historien – qui privilégient une approche communicationnelle des manières de construire et léguer une mémoire.

Deux phases ont rythmé cette recherche basée sur une démarche inductive. Nous avons travaillé, dans un premier temps, *in situ* avec des porteurs de mémoire reconnus pour mettre au jour les modalités d'une transmission horizontale et intergénérationnelle d'événements guerriers datant de plus de 130 ans. Nous avons tenté, dans un deuxième temps, et au terme de cette étude, de contribuer à la réflexion sur les moyens à promouvoir pour l'évolution des sites et dispositifs de commémoration et sur les choix des supports les plus adaptés, aujourd'hui, à la transmission de la mémoire aux jeunes générations.

¹ La présente recherche fait suite à une consultation lancée en juillet 2000 ; le comité de programme, basé sur un partenariat interministériel, est composé : des ministères de la Culture et de la Communication, de l'Équipement, de la Ville, de la Jeunesse et des Sports ; du Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles (FAS), de la Caisse des dépôts et consignation.

Histoire officielle, histoires locales : construction d'un dispositif de recueil des données

Plusieurs méthodes de recueil des données ont été mobilisées :

- l'investigation ethnographique (caractérisée par la présence des chercheurs sur le terrain lors des différentes commémorations et événements en lien avec les combats) pour comprendre par quels processus des cérémoniaux et des manifestations mémorielles ont été pérennisés de générations en générations, ainsi que le sens qu'ils prennent aux yeux des acteurs et spectateurs. En marge, de ces investigations de terrain, nous avons rencontré pour des entretiens semi-directifs les responsables institutionnels allemands du *Volksbund deutsche Kriegsgräber Fürsorge (VDK)*², le maire de Sarrebruck et des vétérans américains venus se recueillir à Spicheren. Parallèlement, nous avons aussi travaillé avec des groupes d'habitants volontaires du village acceptant de présenter et de débattre de leurs pratiques de la transmission. Ceci a permis de saisir le discours direct des porteurs de l'histoire locale. Cette étape s'est poursuivie par l'étude des collections institutionnelles et personnelles qui a montré le rôle et les enjeux de la conservation d'objets en lien avec les événements ;
- une démarche prospective et participative appliquée à l'enquête sociologique (la méthode des scénarios). Dans ce cas, la recherche a été plus spécifiquement centrée sur des jeunes entre 16 et 25 ans : français d'abord, habitants de Spicheren, et allemands ensuite, jeunes volontaires recrutés par Initiatives Chrétiennes pour l'Europe (ICE) lors d'une rencontre interculturelle et linguistique au centre Albert Schweitzer de Niederbronn-les-Bains (le but de cette rencontre était d'expliquer la construction européenne par le déplacement des conflits et des frontières). Par la mise en œuvre de la méthode des scénarios, il s'agissait de comprendre comment sont transmises une mémoire et une culture qui doivent « servir » aux générations futures.

Les conditions de la rencontre dans l'investigation ethnographique

La présence sur le terrain des chercheurs est ici indispensable. D'une part, nous souhaitons recueillir les souvenirs et les impressions de certains habitants sur les différents événements commémoratifs qui rythment la vie du village ; d'autre part, nous voulions comprendre comment et par qui cette mémoire qu'ils détiennent, leur avait été transmise. La démarche inductive, qui fonde notre recherche, nous a poussé à suivre nos informateurs sur plusieurs lieux du souvenir, dans des temporalités différentes. Ainsi, pour Spicheren, les médiations mémorielles des batailles sont-elles assurées de façon institutionnelle à deux dates importantes : le 6 août (date anniversaire d'une bataille) et le 19 novembre (jour du Souvenir en Allemagne). Véritable point de départ de notre travail, nous avons assisté en tant qu'observateurs participants périphériques à plusieurs manifestations locales – sur le lieu principal des batailles dit des « Hauteurs » – aux côtés des porteurs de mémoire pour certains revêtus de tous leurs « décors » (drapeaux, médailles, équipement militaire, etc.). Ce décorum logique et pertinent pour les participants, nous a permis de nous immerger, l'espace de quelques heures, dans ce passé collectif local dûment codifié. Dans le rituel proposé, nous

² Les principales missions du VDK sont de veiller sur le droit de repos permanent reconnu par le droit international humanitaire aux victimes de guerre ; d'entretenir les tombes des victimes et de s'occuper des familles. Celles-ci se sont ensuite étendues puisque le VDK garde vivant le souvenir des victimes de guerre et du régime hitlérien et que son action va dans le sens d'un rapprochement entre les peuples par la réconciliation.

avons surtout tenté de saisir, en nous glissant dans la foule des quelques 50 à 70 participants, la rhétorique dominante c'est-à-dire la trame de ce qui est publiquement racontable sur les événements du passé, le discours modèle qui sert de référence à ceux et celles qui veulent comprendre l'histoire. Les observations ont permis de constater que les lieux et les monuments sont d'importants opérateurs de médiation dans une transmission au niveau local. Dès les premiers contacts, c'est vers eux que le chercheur a été « naturellement » conduit par ses informateurs. Ils constituent un passage obligé pour saisir la mémoire historique des batailles de Spicheren ; ils sont aussi et surtout, les objets d'un investissement de forme tels que les définit Laurent Thévenot (1986, 21-71) : s'ils contribuent à faciliter l'identification immédiate de plusieurs événements du passé, ils ne préfigurent ou ne consacrent cependant pas de manière décisive ou définitive les différentes manifestations mémorielles qui s'y rapportent.



(Photo *Bulletin municipal de Spicheren*, 1991 : Monument de l'Europe implanté en bordure de la D 32c, sur le site historique des Hauteurs de Spicheren (Moselle), à une centaine de mètres de la Grande Croix du Souvenir Français, à l'endroit même où, en 1968, se trouvait encore le poste frontière des Douanes Françaises).

Très vite, nous nous sommes aperçus qu'à Spicheren, l'essentiel de l'activité de transmission ne se réalise pas dans le côté ritualiste de la commémoration publique en tant qu'événement codifié et annuellement reconduit. Ce type de manifestation constitue, en quelque sorte, une face visible, relativement aisée à observer. Il en est une autre qui l'est moins, mais qui est tout aussi importante : elle est constituée par les médiations assurées de façon plus informelle, à des moments très diversifiés, par des personnes privées. C'est pourquoi, de façon parallèle, il nous fallait saisir comment et à qui, ces personnes souhaitaient, à leur tour, transmettre leur mémoire. Cette partie a donc été nettement privilégiée à l'observation *in situ* des commémorations. Pour ce faire, nous avons décidé de réinvestir le terrain en nous rapprochant le plus possible des porteurs de la mémoire locale.

Après un appel public à participation, le travail a débuté avec un petit nombre de participants qui ne représentent qu'un segment de cette petite communauté (en majorité, des hommes de plus de 60 ans habitants du village). Ce temps d'investigation a été particulièrement propice au

recueil de représentations (indispensables pour la poursuite du travail avec la méthode des scénarios, *cf. infra*). Nous voulions connaître d'une part, la conception des participants sur les faits à transmettre et d'autre part, leurs descriptions des différentes commémorations (de leur enfance à aujourd'hui) de manière à faire émerger au maximum les univers mentaux et symboliques à partir desquels les pratiques de commémoration se structurent. Les formes de rappel au passé que nous avons initiées, dans ces groupes, nous ont conduit à nous intéresser plus spécifiquement aux médiations au sein des familles.

Mettre au jour les formes d'apprentissage et de transmission des mémoires plurielles

La dimension participative et projective a été centrale dans cette recherche. Il s'agissait, bien sûr, de saisir, dans l'ici et maintenant, les apprentissages et la transmission de ces mémoires plurielles, mais aussi de comprendre comment tout cela peut ou doit se poursuivre et se traduire pour les générations futures, qui ne sont pas forcément ou automatiquement receveurs, *a fortiori* demandeurs, de ces pratiques et activités. À cette fin, nous avons mis en œuvre la méthode des scénarios expérimentée par plusieurs chercheurs en sciences humaines de l'université de Metz. Celle-ci comporte deux volets. Une partie de rédaction à partir de scénarios proposés par le chercheur et à une phase de débat et de négociation en groupe restreint.

Cette démarche demande donc généralement deux temps de réunion collective. Dans un premier temps, on soumet à des volontaires des scénarios (récits plus ou moins développés) ou des items (propositions synthétiques) sur lesquels ils sont amenés à réfléchir à partir d'un formulaire remis par le chercheur. Précisons que ces scénarios sont sciemment caricaturaux et contiennent des éléments susceptibles de produire une gamme de réactions allant de l'étonnement à la réfutation. Ils résultent ici des observations ethnographiques et de l'exploitation des récits personnels des habitants³ (*cf. supra*). Après l'étude de ces scénarios par les jeunes et la remise des formulaires au chercheur, la seconde rencontre a été consacrée au débat entre les participants et une partie de l'équipe. Celle-ci a été intégralement filmée pour permettre la meilleure restitution possible des propos (ce qui est particulièrement difficile dans une discussion collective). Le principe de la méthode est que les participants agissent sur les scénarios tout en étant agis par les formulations élaborées par le chercheur. La phase de débat, en tant que construction évolutive et collective d'un sens, amène aussi les participants à se positionner, à s'accorder sur leurs traductions (forcément plurielles) de ce que doit être une mémoire locale.

L'étude consacrée aux collections photographiques enfin, s'est progressivement imposée dans notre démarche de recherche. Les réunions avec les habitants, les rencontres lors des commémorations ont révélé l'existence de petites collections privées chez certains de nos informateurs et d'une collection « publique », rangée dans les locaux de la Mairie. Ces

³ Exemples de scénarios :

* Commémorer à la Grande Croix, c'est pour les vieux du village et les anciens combattants. Ils ont toujours besoin de se souvenir du passé ; nous, c'est pas notre truc, les défilés, les drapeaux, la sonnerie aux morts, les dépôts de gerbe et les discours, etc. Ce n'est que du folklore local qui va se perdre à la longue.

* Il faut impérativement transmettre ces traditions et cette mémoire. Moi j'y trouve une grande satisfaction et c'est un devoir pour chaque habitant de Spicheren. Je participerai sans hésiter à des opérations de nettoyage et de restauration des monuments ou de mise en valeur du site des Hauteurs qui est devenu un symbole de la réconciliation franco-allemande et de la construction européenne. C'est avant tout aux jeunes de le faire et aux associations de nous en donner les moyens.

collections nous ont été principalement présentées comme les vecteurs des pratiques mémorielles des batailles sur les Hauteurs. L'étude a porté sur trois fonds iconographiques principaux : la photothèque municipale et deux fonds privés. Leur conservation a révélé le positionnement à la fois symbolique, affectif et social de certains habitants par rapport à leur propre histoire, mais aussi la manière dont ils se représentent la constitution progressive d'un patrimoine et d'un espace public dédiés à la mémoire.

Les équipements reconnus de la transmission

On insistera, plus spécifiquement, dans cette contribution sur les constructions collectives du sens de ce qui fait mémoire à Spicheren. Celles-ci nous ont donc été communiquées dans et par les réunions avec les « anciens » et le travail projectif avec les « jeunes ». Précisons aussi qu'à Spicheren ce devoir de mémoire est fortement institutionnalisé par les instances locales notamment le Souvenir Français et le VDK. Leurs manifestations font souvent fonction de lien entre les différents groupes concernés (anciens combattants, habitants, élus, etc.). Elles font parfois office de « tranquillisant », assurant les participants que tout en œuvrant collectivement pour la paix rien du passé ne sombrera dans l'oubli. Ce type de mémoire est aussi l'expression d'une logique politique qui s'exprime au fil des commémorations. À Spicheren, le souvenir n'est plus seulement national mais, plus que jamais, transfrontalier car il se veut rassembler les peuples allemands et français autour d'une même commémoration en y incluant une dimension européenne, signe tangible d'une problématique politique plus globale fonctionnant simultanément comme un marqueur identitaire.

Des femmes et des hommes pour transmettre et recevoir une mémoire

Nos informateurs oscillent en permanence entre différents équipements du devoir de mémoire, tantôt la mémoire nationale, collective avec les commémorations, tantôt celle familiale et individuelle, les deux n'excluant pas des formes d'oubli. Il a été très difficile pour les chercheurs de bien mettre en évidence les liens et les écarts qui existent entre eux. Le dispositif de recherche lui-même amenant parfois des confusions dans cette construction collective du sens ; tout se passait comme si, à certains moments, nos informateurs – saisis par l'objet de recherche et le discours produit par les chercheurs – trouvaient de nouveaux liens entre leurs différentes histoires. Reste que rapidement, c'est la mémoire familiale qui « reprenait le dessus » par le truchement de la mémoire individuelle. Celle-ci se caractérise par ces anecdotes qui surgissent spontanément puis sont mises en récit. Elle devient un équipement central de la reconnaissance individuelle et identitaire (et plus spécifiquement de la reconnaissance des souffrances endurées) au sein de ces communautés et/ou groupes restreints.

Force est donc de constater qu'à Spicheren, la mémoire individuelle est moins liée aux batailles mais qu'à la sphère privée et à son corollaire, la vie quotidienne. Celle-ci sert souvent de point de départ du discours : *« Je vais vous raconter une petite histoire qui m'est arrivée avant la guerre, dans les années 36/37 » [...] « Et moi je me rappelle encore... que mon père était l'un des premiers à avoir une automobile »*. Puis, on retrouve cette mémoire individuelle lors d'évocations de crises ou de luttes, de manques ou de situations de tensions dans les familles ou vécues par des proches : comment ils firent pour se « débrouiller » voire survivre. La plupart des participants évoquent donc les combats sur les Hauteurs, moins comme une expérience « commune » constitutive de l'histoire de la commune mais plutôt comme une expérience personnelle en lien avec la période de 1939-1945. Lorsqu'on passe en

revue ces témoignages individuels, on se rend compte que, malgré leur diversité, ils contribuent à fonder une mémoire collective, au sein du village même si ceux-ci sont, avant tout, ressentis comme appartenant à la mémoire individuelle. On peut aussi y voir une problématique chère à Maurice Halbwachs (1994) pour qui cette mémoire collective commanderait aussi le fonctionnement des mémoires individuelles. Celles-ci peuvent être des variations de la mémoire collective ; chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective et elle la constitue facette après facette. Souvent, ils commencèrent par parler d'un fait de mémoire collective ou familiale « prétexte », pour pouvoir prendre la parole et enchaîner, à la suite, sur leur propre histoire. Ceci non sans émotion, ni sans détails ; certaines de ces anecdotes sont racontées, parfois pour la première fois, devant des témoins allogènes, extérieurs au cercle familial. Ainsi, un des participants nous a retracé la période qu'il a passée après 1945 dans une maison de rééducation de jeunes mutilés de guerre à Rennes ; il insiste sur le fait suivant : « *Heureusement que ma mère avait un peu d'économies, elle a pu acheter de la pénicilline, sinon on aurait dû me couper la jambe au niveau du genou...* ». Un autre, nous a raconté son accident avec un obus, survenu également pendant la Seconde Guerre mondiale et qui lui a laissé des traces à vie. Ces blessures physiques sont des empreintes que leurs corps vont conserver à jamais. Il s'agit de la mémoire « corporelle », le corps devient lieu de conservation d'une mémoire ; se souvenir c'est aussi montrer les traces (encore) visibles de la souffrance passée.

La mémoire familiale au centre de la transmission

Ces récits personnels – certes fragmentaires et déformés – participent nettement de la mémoire familiale, liée au vécu individuel mais aussi à une forme de reviviscence. Elle permet à la fois la transmission et la réflexivité même si ces témoignages plus ou moins anecdotiques sont aussi plus ou moins subjectifs. Si la mémoire familiale est un équipement de commémoration parmi d'autres, il prend, dans le cas de Spicheren, une dimension toute particulière. Le passé est encore très présent chez les participants et il vient au jour, de manière spécifique, dans et par l'intervention des chercheurs. La nouvelle expérience de remémoration que constitue l'enquête permet, en effet, de donner une légitimité différente aux témoignages ; s'inscrire dans ce type de travail vaut pour beaucoup : besoin de reconnaissance des souffrances endurées notamment par ses proches ; reconnaissance d'une identité (de victime, de rescapé, de héros) liée à un conflit passé ; expérience à transmettre valant gage de vérité. Reviviscence, réflexivité et transmission sont donc présents pour et dans chacun d'entre eux. Si les participants n'ont pas fait beaucoup d'efforts pour revivre collectivement certains pans de leur passé, ils ont, en revanche, eu plus de difficultés à l'inscrire dans l'histoire collective et locale en lien avec les événements sur les Hauteurs.

À Spicheren, cette mémoire familiale est, par ailleurs, fortement empreinte de l'identité « franco-allemande » des différents protagonistes. Cette identité apparaît notamment dans les pratiques et interactions langagières. Par leur situation frontalière avec l'Allemagne et les nombreuses occupations qu'ils ont subies, les habitants de Spicheren parlent le français comme l'allemand⁴, qui, pour beaucoup, a été la langue de l'apprentissage scolaire et celle de la socialisation primaire. La langue a donc été utilisée à la fois comme forme de résistance et moyen stratégique de survie. Ainsi, connaître la langue mais refuser de la parler, précisait l'un de nos informateurs, peut constituer un acte de résistance. Celui-ci s'est retrouvé avant-guerre en face de trois officiers allemands qui lui parlaient et lui ont dit : « *Wenn du weg gest,*

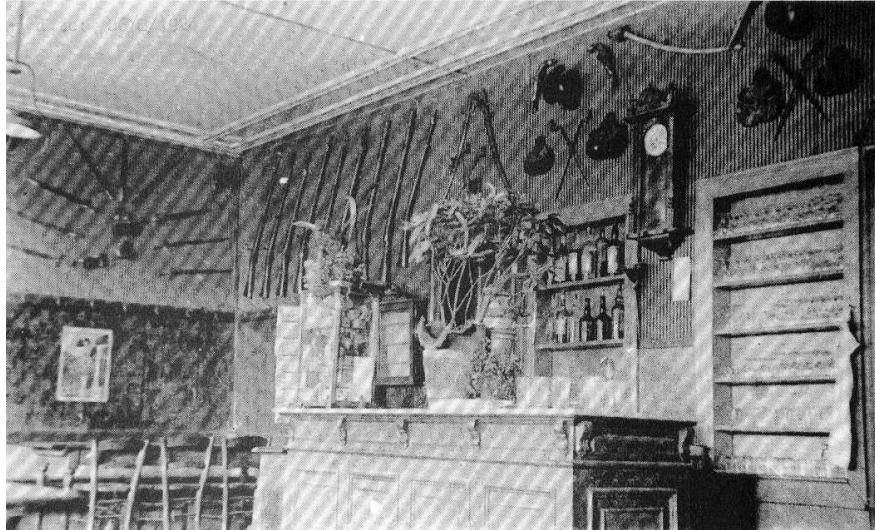
⁴ Mais surtout un dialecte local notamment usité lors des conversations interpersonnelles entre les participants quand les mots ne viennent pas « naturellement » en français.

sagst du : Aufwiedersehen ! » (Quand tu partiras, tu diras « *Aufwiedersehen* »), il leur a dit « *Au revoir* ». Dans d'autres cas, on peut penser que le fait de connaître l'allemand a aussi pu aider des personnes à survivre pendant la guerre. Un autre informateur nous précise, sur ce point, que son beau-père arrivait à souler les gestapistes qui repartaient sans avoir fouillé les lieux.

La mémoire familiale prend corps à la fois dans des temporalités précises pensées comme propices pour la transmission, ceci à des âges différents : « *On était nombreux à la maison et le soir on ne voulait pas aller au lit. Alors, on trouvait toutes les excuses et l'excuse principale, c'était : "raconte nous un peu de la guerre"... c'est incroyable comme ces choses-là sortaient* ». Notamment pour l'un des informateurs : [...] « *Cette histoire-là, je l'ai transmise à mes enfants, dès qu'ils étaient en âge de comprendre... Je n'ai encore rien dit aux petits-enfants* ». Clairement, le discours de transmission est construit comme un rempart contre cet autre bâtisseur de sens qu'est paradoxalement l'oubli. Une participante regrette, par exemple, n'avoir pas plus d'anecdotes de la part de son grand-père, aujourd'hui décédé. Cela représente un vrai « manque » pour elle : « *On parlait peu de ces choses-là. Mon grand-père me disait toujours : "Je te raconterais ça plus tard" et ça ne venait jamais* ». Tous s'accordent sur le fait qu'il n'y a rien de pire que le sentiment d'une mémoire perdue et irrécupérable, que l'impossibilité de disposer de certaines connaissances du passé par ses proches. Les révélations de faits datant des guerres ressortent régulièrement lors d'« occasions » heureuses ou malheureuses, de réunions de familles, d'anniversaires ou lors des rassemblements de certains membres comme en témoignent ces extraits : « *C'est quelque chose qui nous a été transmis peut-être deux jours avant le décès de ma mère... ça n'a jamais été dit aux enfants avant [...] J'ai parlé de cela à mes enfants il y a peut-être un an ou un an et demi... ils étaient tout étonnés [...] C'était la plupart du temps, au 1^{er} janvier [...] Une de mes tantes qui me l'a dit à ses 87 ans* ».

Enfin, cette mémoire familiale s'équipe aussi avec des lieux, des objets, des collections publiques et privées. Au fil des discussions, plusieurs lieux ont été présentés comme essentiels : l'Église, l'École, certaines maisons comme lieux de rapatriement et de cachette des blessés pendant les conflits. Les Hauteurs de Spicheren et les monuments qui s'y trouvent aujourd'hui représentent le lieu emblématique de la mémoire locale mais non essentiel. Il a été évoqué à maintes reprises et avec diverses fonctions : un lieu de d'affrontement : « *on allait y récupérer les douilles et les balles* » ; un lieu de travail : « *on y faisait le foin* » ; un lieu de commémoration, étant enfants et maintenant : « *on allait y déposer des couronnes de fleurs* » ; un lieu de pèlerinage et/ou de tourisme de mémoire, des visites y sont régulièrement organisées (e.g. des vétérans des guerres s'y rendent quand ils sont de passage dans la région).

Avec les objets (armes, décorations, cartes d'état major, cartes postales...) et les photographies en particulier, c'est une mémoire objectivée qui se construit pour être montrée. Par eux, la mémoire devient concrète et le devoir qui l'accompagne prend d'abord sens dans l'accumulation et la conservation ; ensuite, le cas échéant, dans la spectacularisation occasionnelle. Le travail réalisé sur les ego musées nous a ainsi permis de mettre au jour les activités individuelles de conservation et de mesurer la manière dont les objets et surtout les images tiennent une place – à côté de la construction institutionnelle de la mémoire iconographique – dans les dynamiques de transmission notamment en termes de publicisation locale et régionale.



(Photo tirée du *Cahier pédagogique d'une histoire locale* pour les écoles communales de Spicheren-Brême d'Or, annexe du *Bulletin municipal* 1992-1993 ; Intérieur du restaurant Woll sur les Hauteurs).

Un accès rapide à l'information et une pédagogie de la transmission : les enjeux des lieux et/ou centres de mémoire

Pour comprendre comment certains représentants (français et allemands) des « jeunes générations » se saisissent (ou non) du passé local, nous avons voulu mettre au jour certaines de leurs représentations à propos des événements militaires sur les Hauteurs et plus largement, celles, parfois contradictoires, concernant les dynamiques de la transmission ; ceci notamment chez des jeunes allemands. On centrera le propos ici sur deux rhétoriques communes à l'ensemble des participants : le manque d'informations sur les événements et les attentes face aux apprentissages mémoriels. Ceci nous amènera à interroger la notion d'espace, dans le devoir mémoire. Celle-ci intègre à la fois l'attraction pour les lieux des événements et la conservation des traces de l'événement sur des supports multiples et, dans des centres spécialement dédiés.

Savoir rapidement ce qui s'est passé

Dynamique de transmission rime avant tout avec accès rapide à l'information. La méthode des scénarios nous a notamment permis, ici, de saisir comment se traduit concrètement ce manque d'information. Ainsi, un des participants souhaite-t-il une mise en contexte qui ne se limite pas à un résumé gravé dans le marbre (les noms des généraux, des bataillons, etc.). On ne met plus aujourd'hui en valeur un site historique simplement avec des drapeaux et des monuments, des discours et dépôts de gerbe. Il faut développer des formes innovantes de commémoration qui ne sont peut-être pas directement en lien avec les événements historiques, des formes dans lesquelles ils puissent être partie prenante et davantage intéressés : faire des musées, des circuits, des spectacles, des sons et lumière mais ceci n'est pas sans risques (mauvaise interprétation par les acteurs et par le public). Tout se passe comme si la mémoire d'un lieu doit être un prêt à penser autant pour des personnes extérieures que pour les habitants du village et/ou de la région. Le manque d'information ressenti traduit aussi une incompréhension sur ce que représente réellement un monument : « *On est un peu perdu. On peut aller d'un monument à l'autre, sans voir la différence, en fait un monument c'est un*

monument, il y a le nom du général qui change mais on n'en sait pas plus ». L'esthétique mémorielle est également interrogée : « *Tous les monuments, ils me font juste penser aux morts. C'est à chaque fois ceux qui se sont battus et ceux qui sont morts, quoi ! Et pour que ça devienne quelque chose de joli et qu'en pense quelque chose de bien en voyant les monuments, il y a encore du chemin* ». On voit ici que ce n'est pas le nombre de monuments qui importe mais leur visibilité, « *la manière de les présenter* » pour et dans l'espace public. Dans leurs représentations des monuments sur les Hauteurs, le char américain de la Seconde Guerre mondiale a une place à part, si son implantation relève de l'attraction ou de la curiosité locale : « *Ca parle tout de suite beaucoup plus qu'un monument aux morts* » sa dimension symbolique pose question : « *On ne peut pas le louper en arrivant [...] c'est toujours une chose curieuse à regarder de plus près, quoi. Parce que bon, on n'en voit jamais des chars ; mais bon, c'est sûr, c'est un engin de guerre* » [...] « *C'est aussi symbolique, quoi. C'est la liberté, quoi. C'est les Américains qui sont venus nous libérer. Il faut aussi penser à eux* ». L'ex-voto chenillée reste cependant un engin de destruction qui représente surtout le côté militaire : « *Je ne sais pas si c'est vraiment la meilleure solution de mettre un tank [...] Mettre un tank pour rappeler les Américains, c'est possible ! Mais on pouvait mettre un drapeau américain ou quelque chose d'autre. Mais un tank en face d'une Croix, je ne sais pas si c'est la meilleure solution* ».

La rapidité de la transmission demande aussi des supports variés. Ainsi, pour les jeunes de Spicheren, c'est le Canal Local (télévision par câble)⁵ qui est cité : « *Pour interviewer des personnes concernées, ceux qui s'y connaissent, peut-être des personnes âgées qui ont vécu ça* ». On propose encore « *des informations sur le site de la commune⁶ et sur le Canal Local, qu'on puisse acheter une sorte de coffret avec des CD* ». Ceci posé, elle peut également passer par la communication interpersonnelle (considérée comme plus directe et plus rapide) à l'instar d'une journée de réunion entre les jeunes et les anciens. On retrouve ici la transmission par et pour la mémoire familiale, le témoignage direct est présenté comme plus concret : « *Mais le problème, c'est que les anciens, je ne suis pas sûr qu'ils aient envie de le faire. Parce que moi quand j'ai commencé à m'y intéresser...on ne m'en avait jamais parlé dans ma famille. Et pour qu'on en parle, il faut demander, il faut faire la démarche. Et c'est seulement là, après ils commencent à parler et ils ne s'arrêtent plus* ». In fine, c'est un mode d'entrée plus directement lié aux individus, aux individualités qui permet un minimum d'identification à des événements douloureux du passé. Au fond, les jeunes réclament une mémoire vive qui ne soit pas simplement une reproduction institutionnelle fixée par un calendrier, mais qui passe par une forme de personnalisation, un rapport plus fort à l'expérience humaine des individus aujourd'hui disparus.

Rendre l'Histoire intéressante

Se sentir concerné par son passé est une évidence pour les jeunes ce qui n'exclut pas la remise en cause des formes de commémoration traditionnelle souvent assimilées à des rituels liés à l'activité militaire, plus même à une culture guerrière. Ainsi, ne remettent-ils pas en cause la dimension civique ou de sentiment national de la commémoration, mais posent le problème de la perpétuation militariste et patriotique, du sentiment, type code de l'honneur et/ou fierté ou devoir militaire, qui semble s'imposer dans la tradition commémorative locale ; éléments

⁵ Les reporters du Canal Local couvrent déjà les différentes étapes des commémorations et diffusent des images mais c'est encore essentiellement du télétexte à vocation informatique qui est diffusé. La dimension de retransmission télévisuelle est également présente par le biais de TV8, chaîne locale de Forbach, pour laquelle nous avons donné une interview le 5 août 2001.

⁶ Celui-ci venait d'être mis en ligne au moment de l'enquête.

propices aussi à conserver un sentiment de revanche voire de vengeance. Chez les jeunes Allemands par exemple, la transmission doit s'opérer à partir de plusieurs points de vue (e.g. pas simplement celui des vainqueurs, évoquer aussi l'histoire des peuples, les événements actuels et trouver entre eux des correspondances), qu'elle ne doit pas être trop « théorique » surtout dans les écoles (on ne veut pas apprendre l'Histoire par des chiffres et des dates) et qu'il ne faut rien exagérer (surtout pas l'hypothétique désintéressement des jeunes pour le devoir de mémoire ou encore forcer les jeunes à participer à des manifestations ou à visiter des sites). L'association des monuments, cimetières, spectacles, musées, parcs du souvenir est pensée comme plus attractive (mais aussi dans une optique touristique) notamment pour ceux qui ne vont pas « automatiquement » chercher l'information *a fortiori* dans des ouvrages spécialisés. C'est une formation voire une pédagogie de la transmission – davantage fondées sur les expériences pratiques que sur des savoirs théoriques – qui sont demandées.

Lieux et centres de mémoire

Les lieux de mémoire jouent donc un rôle très important dans le processus de la transmission ; tous les participants à ce travail (jeunes et âgés) s'accordent sur le fait qu'il n'existe pas de mémoire spontanée ou permanente. À Spicheren, comme dans de nombreux sites de batailles, le lieu des affrontements (celui d'une mort de masse) devient « naturellement » lieu de commémoration avec une agrégation progressive de monuments de taille différente dédiés soit à l'événement, soit aux hommes qui ont fait l'événement. Dans ce cas, la légitimation voire la labellisation du lieu sont complétées par l'appel récurrent aux faits d'armes des chefs de guerre lors des manifestations mémorielles. Plusieurs d'entre eux sont encore convoqués lors des commémorations, par le rappel de leurs actions « héroïques » d'abord et surtout par la présence de leurs descendants invités par la Municipalité, notamment à l'occasion de l'inauguration d'une stèle et/ou d'un sentier à la mémoire d'un aïeul. On peut aussi y voir l'appel à une mémoire vive, à une mémoire du proche à travers les générations. Ces derniers se déplacent d'ailleurs volontiers, ils parlent d'un « *très grand honneur de participer à cette cérémonie* », de « *témoignage d'amitié [...] de grande marque de reconnaissance* ». À Spicheren ne se joue donc pas explicitement un mouvement de patrimonialisation : il n'est pas question d'envisager de construction d'un centre de mémoire incluant un musée. Visiblement, on ne ressent pas le besoin de centraliser, de rassembler ou d'agencer davantage les objets et les informations destinés à conserver la matérialité du passé. La mémoire transfrontalière devra se contenter des lieux existants avec : des aménagements symboliques comme ceux des chemins de randonnée ; les entretiens réguliers des monuments et cimetières à visée de conservation ; le déplacement épisodique sur la place publique des ego-musées.

Conclusion

Les événements guerriers à Spicheren, notamment la longue occupation allemande de 1871 à 1918 et celle de la Seconde Guerre mondiale, ont conféré, aux lieux et aux habitants, une identité particulière plus ou moins manifestée et/ou revendiquée selon les périodes. L'un des intérêts de cette enquête était de saisir la dynamique de l'acte mémoriel dans une approche communicationnelle, peu fréquente dans les travaux de ce type. En effet, nous nous sommes situés entre l'analyse de l'événement digne de mémoire et celle de sa forme mémorielle supposée achevée. Ce positionnement scientifique particulier amène à accorder une attention particulière aux méthodes de travail et à l'implication des chercheurs qui sont, de fait, enrôlés dans la production mémorielle. Si nous avons eu quelques difficultés, au départ, à faire saisir aux différents participants que nous ne venions pas répertorier les différentes histoires sur le déroulement des batailles et/ou les attitudes héroïques de tel ou tel général pendant les

combats (ce qui correspondait sans doute le plus à la représentation qu'ils pouvaient alors avoir d'un travail de recherche universitaire) l'étude est maintenant partie prenante du dispositif de construction et de transmission de la mémoire des combats sur le site des Hauteurs. Par son approche méthodologique elle a surtout permis d'éclairer les modes d'élaboration d'une tradition orale dans et par la transmission d'une mémoire familiale. La mémoire des jeunes générations – qui rejettent surtout la dimension militariste et/ou folkloriste des commémorations et le culte des héros – recherche de nouvelles formes dont on n'est, finalement, pas sûr qu'elles mobiliseront plus que d'autres.

Références

Halbwachs, M., (1994), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, réédition.

Meyer, V. Walter, J. (2003), « Sites historiques et dispositifs de commémoration : des équipements d'apprentissages et de transmission d'une mémoire locale », Rapport de recherche du Centre de Recherche sur les Médias de l'Université de Metz, Programme interministériel de recherches « Cultures, villes et dynamiques sociales ».

Thévenot, L. (1986) « Les investissements de forme », pp. 21-71, *in* Thévenot L. (ed.), *Conventions économiques*, Paris, CEE/PUF.